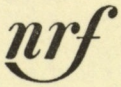
MARCEL JOUHANDEAU

Monsieur Godeau intime



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MONSIEUR GODEAU
INTIME

Extrait de la publication

MARCEL JOUHANDEAU

MONSIEUR GODEAU INTIME

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

ISBN 2-07-023412-6

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1926.

Imprimé en France.

Extrait de la publication

BOUCHE D'IVOIRE

Extrait de la publication

Premier Cahier.

M. GODEAU ET LES GRACES

1 Véronique, les yeux mi-clos, espérait que M. Godeau allait l'étreindre, mais le corps de Véronique semblait à M. Godeau ne pas être de chair et ce qu'était ce corps était gardé de lui par mille anges bardés de ténèbres. Il n'en pouvait pas approcher. Faisait-il un pas? Esquissait-il un geste, un seul mouvement vers elle? d'innombrables mains, sourdes, gantées s'appesantissaient sur son épaule. Qu'était-il besoin de forcer cette armée divine pour prendre un plaisir que le ciel ne paraissait lui marchander qu'en celle-ci?

Véronique ne savait pas qu'elle eût désiré de M. Godeau autre chose que de l'aimer. Elle gémit seulement de ne pas le sentir s'approcher et puis de le voir s'éloigner. Il lui suffisait qu'elle l'aimât toujours.

Elle lui dit pour lui demander de revenir :

— Ferez-vous « une apparition » bientôt?

Il y avait de la lumière dans ce mot, toute la lumière qu'il lui apporterait.

M. Godeau épuisa la douceur de l'invitation et promit.

2 Véronique ne tarda pas à entrer, en qualité de gérante, à la société des « Cires Artistiques ». Le directeur et propriétaire habitait près de son usine une petite ville de l'Est.

La réputation de droiture qui la précédait avait séduit M. du Bujadoux et dès qu'après le cortège de ses amis et références, Véronique s'était montrée elle-même, il avait été gagné définitivement par le cachet de son éducation provinciale et par la sévérité de sa mise que parait seule cette je ne sais quelle

Extrait de la publication

distinction propre à ceux qui aiment, sans perdre l'apparence d'un bel équilibre moral, bien au delà de leurs forces.

Véronique se tenait désormais la journée entière et une bonne part de la nuit au fond d'un petit bureau sombre et étroit, comme un couloir, de la rue du Sentier, où, si elle avait assumé pour son être fragile de lourdes responsabilités commerciales, elle disposait de l'emploi de son temps et de son cœur. La vie intérieure de Véronique allait se développer dans l'atmosphère la plus favorable.

3 Prisca la visitait. M. Clapier, le représentant, et un expert comptable, M. Nielly, tenaient séance quotidienne à ses côtés sur deux fauteuils pareils. Véronique, appuyée à sa chaise haute et légère, disait peu de mots, mais entretenait une interminable conversation autour des paroles qu'elle daignait laisser s'en aller d'elle d'heure en heure, comme un envol de papillons phosphorescents. On eût pu penser que M. Nielly l'aimait, à voir ses deux yeux bruns cuivrés la regarder avec des reflets d'or et que Véronique s'en apercevait avec délices. Prisca, MM. Nielly et Clapier, comme ils lui eussent fait leur cour, ne s'obligeaient cependant qu'à se déchirer tous les jours devant elle pour ou contre une religion qui la laissait particulièrement indifférente. Loyal, M. Nielly avouait qu'il doutait. M. Clapier, hypocrite, faisait semblant de croire. Prisca croyait croire; elle attachait si peu d'importance à la vérité dont elle avait besoin, pour être quelconque. Sans se donner l'ennui de suivre une discussion si terre à terre, qui n'eût plus eu aucune chance d'intéresser M. Godeau, Véronique répétait de temps en temps, comme un métronome, devant M. Clapier et Prisca, en se tournant vers M. Nielly, qu'elle ne croyait plus qu'en l'amitié, comme en son propre cœur. Cette philosophie dépassait MM. Nielly et Clapier, si étrangers aux Pincengrain.

4 Si Prisca ne s'estimait guère, elle faisait encore moindre cas de M. Prudhomme, son amant, et n'avait aucune illusion sur tous les autres hommes qui la troublaient plus que lui. Elle avait toujours placé le monde entier au-dessous d'elle-même et sa famille au-dessus. Depuis l'entrée de sa jeune sœur

Extrait de la publication

au couvent et la mort de Mme Pincengrain, Éliane habitait dans un paradis singulier avec leur mère et Prisca s'était appris lentement à exclusivement admirer moins loin d'elle cette religion de l'amitié que Véronique avait instituée sur la terre autour de « quelqu'un ».

M. Prudhomme avait coutume de dire à Véronique, devant Prisca :

— Prisca donnerait tout le reste et moi pour vous.

Prisca adorait Véronique qui aimait tellement M. Godeau.

5 Prisca, Véronique et M. Godeau causaient. Prisca disait qu'elle n'aurait sacrifié sa mère à personne. Elle justifiait par là M. Godeau qui, au même moment, refusait à Véronique de demeurer près d'elle, pour ne pas priver de lui sa mère qui l'attendait. Mais point du tout; Prisca se détourne aussitôt de M. Godeau et se range du côté de Véronique, en la plaignant.

Celle-ci, bonne logicienne, de déclarer :

— Je comprends très bien Prisca. Elle dit qu'elle n'aurait sacrifié sa mère à personne, parce qu'elle dit aussi qu'elle n'« a » pas d' « ami ». Véronique semblait émettre cette opinion que, s'il n'y avait pas eu de M. Godeau, elle n'aurait pas eu à qui sacrifier sa mère.

M. Godeau, meilleur logicien encore, souriait. Véronique faisait une pétition de principe : avait-il dit jamais qu'il aimât personne?

— Il est certain, accorda-t-il, que si vous étiez dans un deuil suffisant...

Prisca, qui se souvenait de l'enterrement de Godichon, l'interrompit :

— M. Godeau nous a déjà donné ce témoignage...

Véronique :

— De condoléance.

— Mais vous-même, Mademoiselle, ne m'abandonneriez-vous pas pour votre sœur, si elle se trouvait dans un suprême besoin de vous?

Cyniquement, Véronique répondit :

— Non.

Et Prisca baisait comme des reliques les mains vermeilles, si absolues, de sa sœur, en disant :

— Elle seule au monde sacrifierait tout à son ami, comme si elle eût été consolée, heureuse, rayonnante d'être sûre que Véronique l'abandonnerait pour M. Godeau.

Elle pensait :

« Au moins je sais que quelqu'un au monde « aime » quelqu'un. »

6 Éliane se donnait toute à Dieu et à ses malades. La communauté et l'hospice regardaient en elle une sainte que l'Église un jour béatifierait : elle n'aimait pas Dieu comme « un être » dont on a entendu parler, à l'existence duquel on doit croire, mais que l'on a rencontré sur la terre, dont on a aperçu le visage dans sa jeunesse et entendu la voix, avec qui l'on a joué enfant sur une montagne et dans l'intimité duquel on ne cesse de vivre au fond de son cœur. Cet état de certitude donnait à ses paroles et à sa conduite une autorité incontestée. Elle avait dominé dès le premier jour, par le seul ascendant de sa vie intérieure, toutes les femmes qui faisaient autour d'elle les mêmes gestes qu'elle sous le même vêtement. Éliane avait l'intelligence du surnaturel et « des lumières » sur les choses de la nature. Elle connaissait la mesure exacte de chaque âme qui l'approchait, grâce à personne ne savait quel canon mystérieux dessiné au centre de la sienne. On se demandait qui l'avait formée ou quel Ange, parmi les chœurs des Dominations, des Principautés ou des Trônes, Dieu avait choisi pour être la pierre angulaire de son esprit, pour présider à la souveraine grâce de son geste. M. le Supérieur général se plaisait à dire qu'elle ressemblait à ce « septième jour » que le Seigneur a fait. Tout le monde la destinait aux charges et aux honneurs.

On connaissait et aimait jusqu'à son faible pour Véronique.

7 Éliane avait pris en religion, comme un titre de noblesse, le nom de la Sainte-Face.

Quand Véronique entrait au parloir, Éliane ironique lui disait en l'embrassant :

— Où en est le soleil?

Extrait de la publication

Véronique alors, toute transie, enveloppée qu'elle était des neiges ténébreuses du pôle qu'une seule aurore illumine chaque année, répondait :

— Je n'ai pas vu M. Godeau depuis le dimanche de la Passion, par exemple.

Elle pleurait.

La Sainte-Face, jouant sur le mot de saint Ambroise à sainte Monique sur saint Augustin, disait :

— « L'ami » de tant de larmes ne saurait périr.

8 Véronique n'avait pas le loisir de dormir longtemps. Elle se levait dans la nuit encore noire pour faire sa chambre et conduire jusque dans les moindres recoins sa toilette personnelle à la bougie autour de son corps étroit, comme si M. Godeau eût dû le même soir l'ensevelir. Quand elle commençait sa journée, elle était déjà lasse, mais elle ne s'avouait jamais de lassitude. Elle se penchait jusqu'au bord de la nuit prochaine sur des chiffres qui voulaient avoir raison de son cœur. Vainement.

M. Godeau survenait-il, elle lui disait, sans paraître faire allusion à elle-même ni à lui :

— On accomplit comme une lointaine nécessité ou comme rien tout ce que le monde croit qu'on accomplit seulement et l'on réserve toute sa vie pour son rêve et l'on retrouve toute sa vie en soi et pour soi, tout un surcroît de vie même, à cause de cette pauvre violence consentie à la tâche matérielle. Il n'est pas de travail si absorbant qu'une âme un peu grande ne puisse entreprendre et achever, sans en être occupée plus que d'un moucheron.

Ceci voulait dire :

— Couchée à une heure, je me lève à quatre heures du matin. Mes mains et ce qu'il y a de moins noble dans mon esprit n'ont pas interrompu l'œuvre mercenaire. Cependant, je n'ai pas cessé une seconde de vous aimer aussi attentivement que si je vous étreignais toujours les genoux, ma tête posée sur votre cœur.

Extrait de la publication

9 M. Godeau se faisait moins avare de son temps. Il venait, quand le soir tombait, regarder Véronique l'aimer, comme un provincial visite en passant les curiosités de Paris : la Tour Eiffel, Sarah Bernhardt, Notre-Dame.

S'il arrivait à M. Godeau de s'attarder la nuit jusqu'après minuit chez elle, Véronique, puisqu'elle ne sentait plus « sa vertu » menacée, ne se souciait pas de sa réputation : elle avait conservé de ses rigueurs d'antan le goût et une certaine affectation de la sincérité.

D'ailleurs, qui eût pu douter de « la vertu » d'une personne distinguée qui se levait si tôt pour faire elle-même son lit?

10 Véronique recevait-elle des amis à qui elle ne pouvait pas parler de M. Godeau, elle s'asseyait profondément dans sa chaise légère à dossier arrondi; elle croisait ses bras; elle baissait les yeux; elle ne disait rien et n'écoutait plus. Elle retirait toute sa vie en elle-même. Alors ses amis s'en allaient. Elle se levait pour les accompagner. Rarement ils revenaient.

Les inconnus ne la rejetaient pas ainsi dans son « for » intérieur. Elle recevait admirablement les clients de M. du Bujadoux. Il y avait toujours en elle le souvenir d'avoir été si attachée au devoir et puis, comme elle ne disait à cette catégorie de visiteurs que des choses « banales », étrangères à sa personne, M. Godeau n'était pas lésé. Elle était même heureuse de tenir deux conversations, — comme Napoléon dictait deux lettres à la fois, — l'une avec le client de M. du Bujadoux dans le petit magasin orné de « Cires artistiques », l'autre au fond de son cœur avec M. Godeau.

Cependant, si Véronique recevait la Directrice des « Enfants de Marie » de Sainte-Gudule ou quelque vieille relation de Reims, elle parlait tout le temps de M. Godeau. On était un peu étonné, mais la réputation d'intégrité de Véronique « couvrait la marchandise ».

Elle donnait le goût de l'estimer elle-même comme « la vertu » en personne et d'aimer son ami avec elle.

Extrait de la publication

11 A l'heure à laquelle M. Godeau visitait Véronique, tout le monde était parti : MM. Nielly et Clapier.

Elle voulut qu'il vînt la voir le jour. Elle le présenterait comme un ami de sa famille.

MM. Nielly et Clapier, ses acolytes, étaient friands de le voir, celui-ci par malice, celui-là par intérêt.

M. Godeau s'assit entre eux comme le Grand-Prêtre entre les Chérubins de l'Arche.

12 Quand M. du Bujadoux vint passer une semaine à Paris, il fallut qu'il vît, lui aussi, M. Godeau.

— Je reçois souvent un ami de ma famille. Nous veillons ensemble.

M. du Bujadoux fut un peu surpris, mais n'osa pas douter d'une personne en laquelle il avait besoin d'avoir, pour son repos, une si grande confiance.

Il regardait d'ailleurs au même instant, avec l'intention de se rassurer, le port un peu revêche de la tête de Véronique et certaines images qu'elle affichait dans l'angle le plus obscur de son petit « coin » personnel.

Godeau vint le soir.

M. du Bujadoux occupait le bureau.

Véronique, après les avoir présentés l'un à l'autre, conduisit M. Godeau dans sa chambre où ils restèrent deux heures, assis face à face, elle et lui, la porte grande ouverte.

M. du Bujadoux qui devait passer devant la porte de Véronique pour gagner sa propre chambre où Mme de Bujadoux depuis longtemps dormait, était tout gêné.

Il cria de loin : « Mademoiselle, voulez-vous, je vous prie, fermer votre porte? »

M. Godeau était un peu froissé du procédé. Véronique voulut y voir de la discrétion.

Debout sur le seuil, elle dit simplement :

— Pourquoi, Monsieur? Vous ne nous gênez pas, et ne ferma pas la porte.

Ainsi, M. du Bujadoux, conseiller général et sénateur millionnaire, passa-t-il, comme un domestique ébloui par leur amitié,

Extrait de la publication

devant la porte ardente de Véronique, sans oser seulement se retourner pour saluer M. Godeau.

13 Véronique avait exposé à l'endroit le plus intime de son bureau personnel une photographie de Lacordaire et la tête coupée du saint Jean-Baptiste de Luini.

Elle aimait en Lacordaire l'ardeur des yeux de Godeau que Chassériau lui a faits, en même temps que l'histoire du cœur de Véronique Pincengrain que le moine romantique a écrite dans son livre sur la Madeleine, où se renouvelle un peu l'immuable théorie de l'amitié.

Elle aimait la tête du saint Jean-Baptiste de Luini, parce qu'elle ressemblait toujours à celle de M. Godeau, également terrible et interdite. Que de fois le soir elle se penchait sur ce plat d'or tout rempli de l'image de « quelqu'un », dont elle disposait dans une mesure si douloureuse, si pâle, sans oser tout de même franchir l'espace qui séparait ses lèvres du sacrilège.

14 M. Godeau était sûr de trouver toujours à la même place Véronique. Elle ne sortait jamais, pour ne pas perdre une seule occasion de le voir. Comme il venait par caprice, elle ne quittait son appartement qu'une heure le dimanche matin, au moment de la messe de Sainte-Gudule, et une heure le dimanche soir, au moment de sa visite inévitable à la Sainte-Face. M. Godeau le savait mais l'oubliait. Il ne venait pas des semaines entières et se trouvait justement devant la porte fermée à cette seule heure-là. Quand Véronique rentrait et apercevait à travers les jours en cœur de sa boîte aux lettres la carte écornée de M. Godeau, elle ne faisait pas un mouvement; elle allait s'asseoir tout droit toute droite, toute habillée sur sa chaise légère; elle n'avait pas la force d'enlever son chapeau ni ses gants. Un désespoir cruel, obstiné, lourd comme du plomb répandu dans ses veines s'emparait de ses membres l'un après l'autre et les tenait empêchés dans une sorte de paralysie générale.

Il arriva à M. Clapier de la découvrir assise ainsi dans le bureau, le lundi matin, toute vêtue comme une châsse :

— D'où venez-vous si tôt? lui demandait-il, après l'avoir saluée.

Elle répondait :

— De la messe.

Toute la journée et la nuit suivante, Véronique se reprochait de n'avoir pas dit la vérité à M. Clapier. Ce remords du mensonge la reposait cependant un peu du regret de n'avoir pas vu M. Godeau.

15 Un soir de dimanche, Éliane lui demanda :

— Pries-tu?

Véronique avait toujours son horreur du mensonge qu'elle avait portée jusque devant la face de M. Godeau.

Elle répondit :

— J'ai tu d'abord quelques passages et puis je me suis simplement agenouillée, sans rien dire. Maintenant, je ne m'agenouille même plus.

— Pourquoi?

— Ce n'était pas devant Dieu que je m'agenouillais. Ce n'était pas à Lui que je parlais. Que puis-je attendre de Lui? Je ne sais pas si, même si je Le regardais, je pourrais Le voir. Je ne sais pas si, même si je Le voyais, je pourrais me résoudre à penser à Dieu. Je ne vois toujours, partout, que M. Godeau. Je ne pense toujours, partout, qu'à « mon ami », et si je me plais encore avec toi toute seule, une seule heure chaque dimanche. Éliane, Éliane, ce n'est que parce que je puis te parler à toi toute seule, sans te lasser, de lui.

La Sainte-Face, tellement éprise de Dieu qu'elle ne voyait que Dieu dans Véronique et dans M. Godeau, frémit d'horreur et d'admiration secrètes. Elle se disait qu'il était plus beau d'être en religion, mais qu'il était beau d'éprouver l'amitié ainsi.

Véronique inclinait son front nu sur le voile d'Éliane. Éliane lui dit :

— Tu ne prononceras qu'une seule oraison jaculatoire en te levant : « Ne me laissez pas succomber à la Tentation. »

Véronique se récria :

— J'aime tellement ma Tentation. Comment demanderais-je à Dieu de m'en priver?

La Sainte-Face repartit :

— Dieu te la conservera, en te préservant d'elle.

Extrait de la publication

16 M. Godeau venait voir Éliane le dernier dimanche du mois, avant la nuit. Assis entre Prisca et Véronique, il se reposait divinement. Il semblait qu'Éliane seule parmi les trois sœurs l'eût exalté. Ce que l'amitié absolue de Véronique défaillait à comprendre en lui tout à fait, la religion parfaite d'Éliane suffisait-elle à le comprendre? Une intelligence occulte devait s'être établie entre la Sainte-Face et la face de M. Godeau. M. Godeau contemplait en Éliane ce qu'il y avait eu de meilleur en lui, comme si « ce qu'il y avait eu de meilleur en lui » en elle se fût imprimé intégralement, avant de l'abandonner. Éliane devait avoir le privilège d'être entrée toute seule dans le secret du cœur éternel de M. Godeau. Elle participait de sa volonté à un degré infini. Il arrivait qu'un même sourire supérieur à toute chose, très indulgent et très cruel à la fois pour Véronique, errât sur les lèvres de M. Godeau et sur celles de la Sainte-Face de connivence, quand Véronique parlait d'elle-même. Parfois Véronique suivait avec angoisse jusqu'au fond des yeux d'Éliane le reflet de certaines paroles mystérieuses que M. Godeau avait dites sur lui et dont une part du sens lui échappait. M. Godeau en éprouvait une joie dont Véronique aurait souffert, si elle eût pu souffrir de ce qui ne sortait tout de même pas de la Trinité rayonnante qu'elles formaient toutes les trois autour de la personne unique de M. Godeau.

17 M. Godeau aimait une danseuse de l'Olympia qui portait bien le nom de Rose. Elle avait un frère dépravé qu'on appelait « Bouche d'ivoire ». Le frère et la sœur occupaient le même appartement.

Quand M. Godeau avait passé depuis midi ses journées auprès de Rose et de Bouche d'ivoire, il veillait régulièrement jusqu'à minuit auprès de Véronique.

Rose avait la fraîcheur, la santé en même temps que la fragilité d'une rose sauvage, d'une églantine. Elle n'était qu'un corps délicieux, sans âme peut-être, une femme de Mahomet. On ne se souvenait jamais devant elle du bien ni du mal, de l'amour ni de la haine de l'enfer ni du ciel. Elle était un rien, si petit, si joli, si insignifiant, toute de la terre. On en jouait sans malice ni arrière-pensée. A cause de son frère cependant, elle était

Extrait de la publication

nrf

43-IX
A 23412
ISBN 2-07-023412-6

Extrait de la publication